

Elle y répondait maintenant avec calme et un sens pratique de femme précoce :—

—Ne croyez pas, madame, que je n'ai pas réfléchi à tout cela depuis une semaine. Quoique assurément je serais morte de chagrin s'il avait fallu me séparer de la petite, je n'aurais pas hésité si j'avais cru que c'était pour son bien. Mais qui me dit qu'elle serait élevée chrétiennement au milieu de toutes ces richesses?...

—Mais, ma fille, votre cousine est catholique.

—Oui, madame, elle l'est de nom, à l'américaine ! je sais—je ne dis cela qu'à vous—que la pratique lui pèse peu. Maintenant, est-ce un si grand bienfait pour une enfant que d'être transportée dans une autre sphère que celle où le Bon Dieu l'a mise ? Faut-il sacrifier tout le reste à cet avantage là ? Sera-t-elle si malheureuse de vivre dans le milieu où sa mère et ceux qui l'aiment ont vécu ? Pour ce qui est de la nourrir et de la faire instruire comme sa mère et moi nous l'avons été, je me sens le courage et les forces pour y suffire. Maman en a élevé quatre avec moins de ressources que je possède, je pourrai bien moi, venir à bout d'élever ma petite Marie.

—Etes-vous bien sûre de cela, ma bonne Anna ? ne vous faites-vous pas illusion sur vos forces ?

—Oh, madame, je suis robuste, allez, malgré mon infirmité ! Et puis... je sens que malgré notre pauvreté, la petite sera plus heureuse ici. Cette femme ne peut pas l'aimer comme moi, c'est impossible ; elle n'est pas mère, voyez-vous.

—Et vous donc, ma petite Anna ? fit M^{me} Destoles avec un sourire.

—Oh moi, madame, c'est différent. Je l'ai depuis le premier jour. Je la connais mieux que je ne me connais moi-même ; je devine ses pensées derrière son petit front et je sais prévenir tout ce qui peut lui faire de la peine. Est-ce qu'on aime autrement que cela quand on est mère, madame ?

—Vraiment, je crois que vous avez en effet surpris le secret.

—Tenez, j'ai rêvé cette nuit que la petite avait mal aux dents — cela lui arrive quelquefois quand elle mange des bonbons, et je suis sûre qu'ils lui en ont donné et qu'elle a eu une de ses crises. C'est une servante qui avait soin d'elle, et qui lui disait rudement en anglais : "Dors ! dors, braillarde !" Alors la petite m'appelait, et cette gueuse de ser-

vante la rudoyait, la secouait par le bras, en criant : "Veux-tu dormir !" Je croyais entendre ma pauvre bichette pleurer tout bas sous ses couvertures : "Oh Nana ! Nana !" comme elle faisait ici quand elle avait quelque chagrin. Je me suis réveillée toute navrée...

M^{me} Destoles tapa amicalement la main de la boîteuse frémissante de l'impression de son rêve.

—Eh ! ne croirait-on pas que tout cela est arrivé ! Ne vous montez pas ainsi la tête, mon enfant. Voyons, je vais répondre à votre cousine. Faut-il lui dire que vous n'acceptez pas ses offres ?

—Oh ! bien sûr ! Je vous en prie, madame, tâchez qu'elle ramène la petite au plus tôt. Ce serait terrible de passer le Jour de l'An sans elle dans notre pauvre maison.

En passant dans la pièce voisine pour sortir, l'amie des Duroche aperçut Louis qui lui ouvrait la porte.

Il avait une attitude de grande humilité et sa figure mouillée de larmes prouvait qu'il avait suivi l'entretien. Quand elle eut passé le seuil, le pauvre hère réussit à vaincre sa timidité pour lui dire d'une voix mal affirmée :

—Si vous écrivez à Boston, madame, dites à Marie que *mon oncle Louis* lui garde de belles étrennes pour le Jour de l'An.

M^{me} Destoles se retourna sur le perron pour regarder le jeune homme qui restait dans l'entrebâillement de la porte, les yeux baissés.

—C'est du pain que vous devez lui promettre, mon ami, prononça-t-elle avec gravité. Ah ! si ces deux pauvres enfants pouvaient seulement compter sur vous !...

Il eut un geste vif comme pour promettre, mais la honte et l'émotion lui coupèrent la parole et précipitamment, il referma la porte.

IV

Au bord du lac pittoresque formé par la rivière Richelieu, et qu'on appelle le Bassin de Chambly, non loin du vieux fort en ruine — vestige de la domination française au Canada — s'élevait à l'ombre d'érables magnifiques, l'habitation du notaire Destoles et de sa famille. Ce fut devant cette demeure que l'avant-veille de Noël 1891, s'arrêta le traîneau qui ramenait de St. Jean, où ils avaient